

# Qu'est-ce que la résilience ? Question faussement simple. Réponse nécessairement complexe

Jacques LECOMTE

Doctorant  
Laboratoire Cognition et Décision  
École pratique des Hautes études  
Maison de la recherche, UTM

31058 Toulouse Cedex 1  
jacqueslecomte@free.fr

## SUMMARY

*Defining resilience is not easy. In addition, the rate of resilience within a population may strongly vary as a function of the methodology used. This article presents six problems which may arise about the definition and assessment of resilience : a) standard characterizing the situation or the event as traumatic ; b) definition of resilience as a trait, a result or a process ; c) use of a retrospective or prospective methodology ; d) standards characterizing functioning as resilient ; e) number of standards used ; f) origins of the assessment of resilience.*

*Key-words : Resiliency – Methodology – Life-span development.*

« *Qu'est-ce que le temps ?*

*Si personne ne me le demande, je le sais.  
Si je veux l'expliquer à qui me le demande,  
je ne le sais plus. »*

Saint Augustin, *Les Confessions*

Il en est de la résilience comme du temps : il est plus facile de comprendre immédiatement ce dont il s'agit que de la définir avec précision. Tous les spécialistes s'accordent cependant pour considérer que ce terme recouvre deux aspects : d'une part, un traumatisme ou une situation difficile prolongée, d'autre part un fonctionnement non pathologique.

Ceci est facilement compréhensible, mais dès que l'on essaie de définir précisément ces deux aspects et de les évaluer, de redoutables difficultés se font jour. Il est pourtant indispensable de s'y confronter, que l'on soit chercheur ou praticien. Ce sont donc les divers problèmes méthodologiques soulevés par la définition de la résilience qu'aborde cet article, essentiellement basé sur une revue de la littérature anglo-saxonne. Ces recherches utilisent essentiellement une méthodologie quantitative, mais les mêmes problèmes sont susceptibles d'apparaître pour qui veut adopter une démarche plus qualitative.

Je présenterai successivement les aspects suivants :

- Critères caractérisant la situation ou l'événement comme traumatisant
- Définition de la résilience en termes de trait, de résultat ou de processus

- Utilisation d'une procédure rétrospective ou prospective
- Critères caractérisant le fonctionnement comme résilient
- Nombre de critères pris en compte
- Source d'évaluations de la résilience

### QUELS CRITÈRES PERMETTENT DE CARACTÉRISER UNE SITUATION OU UN ÉVÉNEMENT COMME TRAUMATISANT?

Affirmer que telle personne est résiliente, c'est d'abord déclarer qu'elle a subi une situation ou un événement à haut risque de dysfonctionnement. Le nombre d'individus considérés comme résilients dépendra donc en partie des critères utilisés pour définir un stress élevé. Le consensus est difficile (impossible ?) à obtenir, comme le montre l'exemple de la maltraitance, dont la définition peut énormément varier d'un auteur à l'autre.

En effet, certains proposent une définition extensive, considérant que la maltraitance s'étire tout au long d'un continuum du comportemental parental, depuis la légère punition physique jusqu'à la violence extrême. La plupart des définitions sont cependant plus restrictives, limitant la maltraitance à des coups forts et répétés susceptibles de provoquer des blessures physiques visibles. Certains intègrent la négligence et l'abus sexuel dans la maltraitance, d'autres en font des catégories distinctes. Rajoutons à cela les recherches et réflexions de plus en plus nombreuses sur la maltraitance psychologique.

Pour ne prendre que le cas de l'abus sexuel de l'enfant, Haugaard (2000) montre clairement que chaque terme de cette expression a été opérationnalisé différemment par différents chercheurs, hommes de loi et cliniciens.

Tout d'abord, qu'est-ce qu'un abus sexuel ? Certains comportements sont, sans contestation, classés par tous dans cette catégorie, tels que les relations sexuelles ou les caresses génitales, mais les avis divergent au sujet du parent qui masse son enfant ou qui se promène nu devant lui. Dès lors, l'intention du parent constitue certainement un

critère important, mais qui est particulièrement difficile à déterminer avec précision.

Deuxièmement, qu'est-ce qu'un enfant ? L'âge est en effet un élément essentiel, susceptible de faire varier la caractérisation d'un acte comme abus sexuel. Quand un être humain cesse-t-il d'être un enfant ? À 14, 16, 18 ans ? Par ailleurs, peu de gens considéreraient qu'un père qui baigne sa fille de deux ans commet un abus sexuel, mais la plupart penseraient que c'en est un si sa fille a 14 ans. Il est difficile de préciser l'âge auquel un père doit arrêter de baigner sa fille pour que cet acte ne soit considéré comme un abus.

La définition, plus ou moins extensive, de la maltraitance ou de l'abus sexuel dépend fortement de la position occupée par le professionnel. Tel clinicien pourra, par exemple, estimer que son rôle est d'abord d'aider les enfants et les familles et préférer une définition large, tandis que tel juge pourra considérer que son rôle est d'incarcérer les coupables, tout en protégeant les droits des personnes injustement accusées d'abus, et donc préférer une définition restrictive, précisant clairement les comportements interdits et ceux autorisés. Haugaard (2000) affirme donc qu'il serait bon d'admettre que la définition de l'abus sexuel de l'enfant varie selon les contextes, en utilisant par exemple une définition étroite dans le contexte de la recherche et une définition plus large dans le contexte clinique ou de protection de l'enfance.

### LA RÉSILIENCE EST-ELLE UN TRAIT, UN RÉSULTAT, UN PROCESSUS? OU TOUT CELA À LA FOIS?

Abordons maintenant le deuxième aspect de la résilience, c'est-à-dire le fonctionnement non pathologique. Là encore, divergences et difficultés s'avèrent nombreuses. Tout d'abord, il n'y a pas de consensus parmi les spécialistes pour affirmer que la résilience est un trait, un résultat ou un processus.

Voici trois définitions qui renvoient respectivement à ces diverses approches :

- **Trait** : la résilience de l'ego (ego-resiliency) est « la capacité d'adaptation aux circonstances

variables et aux contingences environnementales, l'analyse du niveau de correspondance entre les exigences situationnelles et les possibilités comportementales, et l'utilisation souple du répertoire disponible de stratégies de résolution de problèmes.» (Block & Block, 1980).

• **Processus** : « La résilience réfère à un processus dynamique comprenant l'adaptation positive dans le cadre d'une adversité significative. » (Luthar, Cicchetti & Becker, 2000, p. 543).

• **Résultat** : « La résilience réfère à une classe de phénomènes caractérisés par de bons résultats en dépit de menaces sérieuses pour l'adaptation ou le développement » (Masten, 2001, p. 228).

Examinons ces trois façons de caractériser la résilience, probablement plus complémentaires que divergentes.

• **Trait** : L'approche de la résilience en termes de trait provient en grande partie de l'important courant de recherches initié par Jeanne et Jack Block (1980) sur la résilience du soi (ego-resiliency), concept qui désigne une caractéristique personnelle de l'individu, dont voici quelques descripteurs : « chaleureux, apte aux relations intimes ; capable de percevoir le cœur de problèmes importants ; valorise l'indépendance et l'autonomie personnelles ».

Cette approche a généré un fructueux courant de recherches, mais présente le risque de trop figer le concept de résilience, notamment en établissant une nette dichotomie entre les individus résilients et les autres. C'est la raison pour laquelle Luthar, Cicchetti et Becker (2000) ont tenu à souligner la distinction suivante : l'ego-resiliency est une caractéristique de personnalité, tandis que la résilience est un processus dynamique développemental. Cette distinction pertinente résilience/resiliency est malheureusement difficile en français.

Quoi qu'il en soit, cette ego-resiliency constitue certes, l'un des éléments contribuant à la résilience, mais en interaction avec d'autres, aussi essentiels, voire plus, tels que l'affection de parents ou de proches, le soutien social, voire... la chance, souvent citée par les résilients eux-mêmes.

• **Résultat** : L'intérêt majeur de l'approche de la résilience en termes de résultats est de pouvoir opérationnaliser ce concept. D'ailleurs, de façon explicite ou implicite, toutes les études empiriques sur la résilience sont obligées de passer par cette notion de résultat. Mais cette approche soulève deux importants problèmes. Tout d'abord, comme nous allons le voir plus loin, l'opérationnalisation n'est pas aussi simple que cela ; de plus, existe là encore le risque de figer une situation, de considérer par exemple qu'une personne est définitivement résiliente, dès lors qu'elle a atteint tel ou tel résultat.

• **Processus** : Plusieurs auteurs estiment que la résilience se définit moins par le résultat que par le(s) processus (Luthar, Cicchetti et Becker, 2000 ; Egeland, Carlson et Sroufe, 1993). Cette approche autorise de modifier la définition de la résilience selon le stade de développement. Mais elle va plus loin, en considérant que le développement de l'individu n'est pas restreint à l'enfance et à l'adolescence, mais se poursuit tout au long de la vie. C'est donc généralement une perspective de cycle de vie qui est ici envisagée (*life span* des auteurs anglo-saxons). Comme le souligne Cyrulnik : « La résilience, c'est plus que résister, c'est aussi apprendre à vivre. » (1999, p. 205).

Selon cette optique, « la résilience n'est jamais absolue, totale, acquise une fois pour toutes (...), est variable selon les circonstances, la nature des traumatismes, les contextes et les étapes de la vie ; elle peut s'exprimer de façons très variées selon les différentes cultures. » (Manciaux, Vanistendael, Lecomte & Cyrulnik, 2001, p. 17 ; voir aussi Rutter, 1993).

Cette importance des processus est de plus en plus reconnue par les spécialistes de la résilience. Après une première génération de recherche qui a mis en évidence les éléments corrélés avec un « bon » fonctionnement malgré une situation difficile (ce que certains appellent les facteurs de résilience), de plus en plus d'auteurs soulignent la nécessité d'étudier les processus. Ainsi, Masten, bien que définissant la résilience en termes de résultat, comme nous l'avons relevé précédemment, insiste beaucoup sur cette notion de processus (Masten, 1999, 2001).

Il semble donc tout à fait possible de concilier la résilience conçue comme un résultat et celle envisagée en termes de processus. *L'ego-resiliency* elle-même pourrait trouver sa place dans une telle définition : « La résilience est un processus dynamique consistant à bien se développer malgré des conditions de vie difficiles ou des événements traumatiques, basé sur l'interaction de potentialités internes à l'individu et de soutiens environnementaux, et susceptible d'être opérationnalisé en un temps et par certain(s) résultat(s), spécifiques selon le domaine abordé. » Je m'explique plus loin sur l'opérationnalisation de la résilience, suggérée par la fin de cette définition.

### MÉTHODE RÉTROSPECTIVE OU PROSPECTIVE : ATTENTION, DANGER !

Le pourcentage de personnes résilientes peut fortement varier en fonction de multiples choix méthodologiques. L'un d'eux concerne l'utilisation d'une procédure rétrospective ou prospective. Je n'aborderai que succinctement cet aspect du problème, analysé ailleurs (Lecomte & Manciaux, 2001). Les études rétrospectives partent d'une population clinique d'individus et remontent dans leur histoire pour découvrir les événements de vie susceptibles d'expliquer les difficultés actuelles. Prenons l'exemple de la maltraitance, particulièrement intéressant à cet égard. Des études rétrospectives ont montré qu'une grande partie des parents maltraitants ont été, eux-mêmes, maltraités dans leur enfance. Mais inversement, des études prospectives ont mis en évidence que la plupart des enfants maltraités deviennent des parents non maltraitants. Aucune contradiction entre ces résultats (Hunter & Kilstrom, 1979), car la méthodologie rétrospective ne prend pas en compte toutes les personnes maltraitées ne reproduisant pas la maltraitance, qui constituent, en fait, la grande majorité. Seule une méthodologie prospective peut mettre ceci en évidence. En bref, les études rétrospectives aident à mieux comprendre le parcours des personnes, mais en aucun cas ne renseignent sur le pourcentage d'individus résilients.

### Quels critères prendre en compte ?

La résilience est un processus multidimensionnel, le critère d'évaluation pouvant, selon les cas, concerner le style d'attachement, les relations avec les pairs, les résultats scolaires, le bien-être psychologique, l'insertion professionnelle, l'absence de troubles psychiatriques, etc. Ce qui a pour corollaire qu'un individu peut manifester de la résilience dans un domaine, et non dans un autre. Examinons deux exemples illustratifs de ce type de situation : la divergence entre adaptation sociale et bien-être d'une part, la divergence entre résultats scolaires et relations sociales d'autre part.

- **Adaptation sociale/bien-être:** Divers chercheurs ont utilisé la compétence sociale comme critère opérationnel de mesure de la résilience. Il est cependant vite apparu que cette manière de faire était insuffisante. Ainsi, une étude menée par Spaccarelli et Kim (1995) auprès de 43 jeunes filles, âgées de 10 à 17 ans et victimes d'abus sexuels, aboutit à la conclusion que nombre d'entre elles sont capables de maintenir une compétence sociale adéquate (activités, relations sociales, résultats scolaires) alors qu'elles souffrent toujours de hauts niveaux de dépression, d'anxiété ou d'agressivité. Ce qui conduit les auteurs à estimer que l'absence de symptômes cliniques, plutôt que la compétence sociale, semble constituer une mesure plus sensible de la résilience des personnes victimes d'abus sexuel.

Luthar (1991) aboutit aux mêmes résultats. L'échantillon était composé de 144 adolescents (62 garçons, 82 filles), élèves d'une école publique du Connecticut. Les enfants subissant des événements de vie à haut niveau de stress et considérés comme résilients en terme de compétence sociale (mesurée à partir du niveau scolaire et d'évaluations par les pairs et par l'enseignant) présentaient cependant des scores de dépression et d'anxiété significativement plus élevés que les sujets faisant également preuve de compétence sociale, mais qui venaient d'un environnement à bas niveau de stress. Il faut cependant préciser que ce « prix à payer » pour la résilience sociale ne se retrouve pas

systématiquement (Neighbors, Forehand & McVicar, 1993).

Par ailleurs, l'inverse peut également se produire. Ainsi, certains auteurs considèrent que dans des conditions d'extrême difficulté à survivre, la résilience s'opère par le biais de la délinquance. C'est par exemple ce que pense Cyrulnik des enfants des rues de Bogota : « pour eux, voler et faire la fête constitue l'adaptation parfaite à la culture des rues. Un enfant des rues qui ne vole pas et ne fait pas la fête n'a pas une grande espérance de vie. » (1999, p. 110).

• **Résultats scolaires/Relations sociales** : De plus en plus de recherches montrent que, parmi les jeunes des quartiers défavorisés, la résilience évaluée par la réussite scolaire peut n'avoir que peu de lien avec celle indiquée par l'acceptation par les pairs, voire être en contradiction avec celle-ci. (Luthar, 1995 ; Seidman & al., 1994). Howard (1996) affirme qu'identifier la résilience chez les adolescents afro-américains peut nécessiter de distinguer entre les résultats scolaires et la compétence sociale. Une identité sociale oppositionnelle, qui fait provenir l'estime de soi et le soutien social des interactions avec des pairs de même couleur, mais qui est en contradiction avec les attentes sociales de la culture dominante, peut être un facteur de vulnérabilité vis-à-vis de la réussite scolaire, tout en étant une caractéristique de compétence sociale, dans son milieu. Inversement, une identité sans référence ethnique ou biculturelle peut fonctionner comme mécanisme protecteur pour la réussite scolaire, mais limiter le développement social des jeunes afro-américains à risque pour un moindre développement social.

Les résultats des études qui précèdent incitent à considérer que la résilience n'est pas un concept global uniforme, mais présente de multiples facettes. D'ailleurs, peut-être serait-il plus pertinent de parler de résiliences plutôt que de résilience. Cette conception semble d'ailleurs se répandre dans le monde anglo-saxon, où de plus en plus d'études paraissent sous les termes de résilience scolaire, résilience sociale, résilience émotionnelle, résilience comportementale.

## Combien de critères retenir ?

Conséquence logique de ce qui précède, plus on prend de critères en compte, moins on recense d'individus résilients. Deux études, parmi d'autres mettent ceci clairement en évidence. La première est celle de Spaccarelli et Kim (1995), déjà citée. Rappelons que ces auteurs ont étudié un groupe de 43 jeunes filles, âgées de 10 à 17 ans, victimes d'abus sexuels. Ils ont utilisé de nombreuses échelles permettant d'évaluer la résilience. Or, comme le montrent les résultats ci-dessous, le taux de personnes résilientes varie de 12 % à 47 % selon le nombre de critères pris en compte.

– A : Niveau d'anxiété et de dépression (selon le parent ou le proche) : 20 (47 %)

– B : Niveau global de compétence sociale (selon le parent ou le proche) : 13 (30 %)

– C : Niveau d'anxiété et de dépression (selon la victime, le parent ou le proche) : 8 (19 %)

– B ou C : 11 (25 %)

– B et C : 5 (12 %)

La seconde étude concerne 56 enfants maltraités, âgés de 7 ans à 12 1/2 ans (Kaufman & al., 1994). Les auteurs ont examiné trois domaines de compétence, chacun d'eux évalué par deux mesures :

– la réussite scolaire et intellectuelle (test K-ABC et échelle CBCL de performance scolaire)

– la compétence sociale (évaluation par l'enseignant et auto-évaluation)

– la symptomatologie clinique (Échelle CBCL de problèmes de comportement, évaluation par l'enseignant et par un parent)

Les auteurs ont ensuite compté le nombre d'enfants résilients, en fonction du nombre de critères pris en compte. Ils ont ainsi constaté un déclin de la proportion d'enfants résilients au fur et à mesure que le nombre de domaines pris en compte augmentait.

– Résilients dans aucun domaine : 25 (45 %)

– Résilients dans un domaine : 21 (37 %)

– Résilients dans deux domaines : 7 (13 %)

– Résilients dans trois domaines : 3 (5 %)

Comme le soulignent Kaufman et ses collaborateurs, ces résultats montrent la difficulté de

concevoir des critères opérationnels pour définir la résilience. Dès lors, la « bonne » attitude à adopter est difficile à déterminer, a priori. En effet, ne prendre en compte qu'un critère risque d'étiqueter comme résilient un sujet qui présente des compétences dans un domaine, mais qui peut aussi avoir d'importants problèmes dans un autre. Inversement, prendre de nombreux critères (3 et +) risque fort de faire de la résilience un phénomène marginal. De toute évidence, il n'existe pas de décision idéale. Un compromis acceptable entre une position trop « souple » et une position inversement trop « rigide » consiste donc peut être à utiliser deux critères pour caractériser la résilience d'un individu ou d'un groupe d'individus.

Prenons l'exemple d'un enfant maltraité. On peut imaginer, parmi d'autres critères possibles, un critère comportemental (niveau d'agressivité avec ses pairs), un critère émotionnel (niveau de bien-être subjectif) et un critère cognitif (résultats scolaires) de la résilience. On peut envisager de prendre en compte ces trois critères simultanément, tout en sachant que cela va réduire le nombre d'individus résilients. On peut aussi envisager de n'en retenir que deux. Mais alors, la prudence dans le choix est de mise. En effet, le bien-être subjectif sera plus à même de différencier les filles résilientes et les non-résilientes qu'il ne le fera pour les garçons ; parallèlement, l'agressivité avec les pairs distinguera mieux les garçons résilients des non-résilients qu'elle ne le fera pour les filles.

### Qui va évaluer la résilience ?

Pour finir, j'aimerais aborder un dernier élément problématique : qui évalue la résilience d'un individu ? Diverses études portant sur les troubles émotionnels d'enfants montrent que les résultats peuvent sensiblement diverger selon que l'évaluation est faite par l'enfant lui-même, par ses camarades de classe, par ses parents ou encore par son enseignant (Achenbach & al., 1987 ; Hart & al., 1994). L'étude de Spaccarelli & Kim (1995) déjà citée, met d'ailleurs en évidence un risque de biais méthodologique. Les auteurs ont comparé le niveau d'anxiété et de

dépression, selon qu'il est évalué soit par un parent ou un proche, soit par la victime. Les résultats semblent identiques : 20 personnes résilientes (47 %) selon les proches, 19 (44 %) selon les victimes elles-mêmes. Or, cet accord apparent cache en fait de profondes différences d'évaluation. En effet, sur les 20 jeunes filles considérées résilientes par leurs proches (sur des scores d'anxiété et de dépression), 10 se considéraient elles-mêmes comme anxieuses ou dépressives. Inversement, sur les 19 jeunes filles qui s'estimaient résilientes selon ce critère, 9 étaient perçues par leurs parents comme anxieuses ou dépressives.

Spaccarelli et Kim concluent que les cliniciens devraient être très prudents avant d'affirmer qu'une victime d'abus sexuel va bien, en se basant sur des évaluations par elle-même ou par ses proches. Car ces diverses personnes peuvent minimiser les symptômes et souligner que la victime va bien. Il est alors essentiel que le clinicien interroge explicitement à la fois le parent et la victime sur les symptômes possibles, internalisés et externalisés, et que celle-ci ne soit considérée comme résiliente que si aucun des deux ne rapporte un niveau clinique de symptômes. Il peut aussi éventuellement être utile de faire appel à des méthodes indirectes d'évaluation, telles que le jeu, le dessin, les tests projectifs, etc.

Que conclure concrètement de tout ce qui précède ? Tout simplement que définir la résilience n'est pas un exercice facile. En fait, tout dépend de l'objectif visé. Si le but est d'évaluer le fonctionnement global de l'individu, il est préférable d'opérer une évaluation multidimensionnelle, tout en sachant que ceci va limiter le nombre d'individus résilients et risquer ainsi de réduire la résilience à un phénomène statistiquement marginal. Si, en revanche, le but est de déterminer quel type de résilience est possible après tel type de traumatisme, alors la définition peut être plus restrictive (et le nombre de critères utilisés également). Une position de compromis est, comme cela est suggéré plus haut, de choisir deux critères.

Un dernier mot pour finir sur les implications cliniques du concept de résilience. Les diagnos-

tics psychologiques ont trop souvent tendance à ne percevoir qu'une face de la médaille, celle des problèmes. Alors que le concept de résilience invite également à diagnostiquer les ressources des individus (Vanistendael et Lecomte, 2000, p. 178). Étant donné la multiplicité des critères de résilience possible, il est fort possible qu'une personne qui n'est pas résiliente dans un domaine le soit dans un autre, encore insuffisamment exploré ; il peut alors s'avérer particulièrement judicieux de construire un processus thérapeutique à partir de ce bilan.

## BIBLIOGRAPHIE

- Achenbach T.M., McConaughy S.H. & Howell C.T. (1987), Child/adolescent behavioral and emotional problems : implications of cross-informant correlations for situational specificity, *Psychological bulletin*, 101 (2), 213-232.
- Block J.H. & Block J. (1980), Cité par Klohnen E.C. (1996), Conceptual analysis and measurement of the construct of Ego-resiliency, *Journal of personality and social psychology*, 70 (5), 1067-1079.
- Cyrulnik B. (1999), *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.
- Egeland B., Carlson E. et Sroufe A. (1993), Resilience as process, *Development and psychopathology*, 5, 517-528.
- Hart E.L., Lahey B.B., Loeber R. & Hanson K.S. (1994), Criterion validity of informants in the diagnosis of disruptive behavior disorders in children : a preliminary study, *Journal of consulting and clinical psychology*, 62 (2), 410-414.
- Haugaard J. (2000), The challenge of defining child sexual abuse, *American psychologist*, 55, 9, 1036-1039.
- Howard D.E. (1996), Searching for resilience among African-American youth exposed to community violence : theoretical issues, *Journal of adolescent health*, 18, 254-262.
- Hunter R.S. & Kilstrom N. (1979), Breaking the cycle in abusive families, *American journal of psychiatry*, 136 (10), 1320-1322.
- Kaufman J., Cook A., Arny L., Jones B. & Pittinsky T. (1994), Problems defining resiliency : illustrations from the study of maltreated children, *Development and psychopathology*, 6, 215-229.
- Lecomte J. & Manciaux M. (2001), Maltraitance et résilience, *Cahiers Médico-sociaux*, 89-94.
- Luthar S. (1991), Vulnerability and resilience : a study of high-risk adolescents, *Child development*, 1991, 62, 600-616.
- Luthar S.S. (1995), Social competence in the school setting : prospective cross-domain associations among inner-city teens, *Child development*, 66, 416-429.
- Luthar S., Cicchetti D. & Becker B. (2000), The construct of resilience : a critical evaluation and guidelines for future work, *Child development*, 71 (3), 543-562.
- Manciaux M., Vanistendael S., Lecomte J. & Cyrulnik B. (2001), La résilience : état des lieux, *Cahiers Médico-sociaux*, 13-20.
- Masten A. (1999), Resilience comes of age : reflections on the past and outlook for the next generation of research, in M.D. Glantz & J.L. Johnson (1999), *Resilience and development, positive life adaptations* (281-296), New York, Kluwer Academic/Plenum Publishers.
- Masten A. (2001), Ordinary magic ; resilience processes in development, *American psychologist*, 56 (3), 227-238.
- Masten A.S., Best K.M. & Garmezy N. (1990), Resilience and development : contributions from the study of children who overcome adversity, *Development and psychopathology*, 2, 425-444.
- Neighbors B., Forehand R. & McVicar D. (1993), Resilient adolescents and interparental conflict, *American journal of orthopsychiatry*, 63, 3, 462-471.
- Rutter M. (1993), Resilience : some conceptual considerations, *Journal of adolescent health*, 14, 626-631.
- Seidman E., Allen L., Aber J.L., Mitchell C. & Feinman J. (1994), The impact of school transitions on the self-system and perceived social context of poor urban youth, *Child development*, 65, 507-522.
- Spaccarelli S. & Kim S. (1995), Resilience criteria and factors associated with resilience in sexually abused girls, *Child abuse and neglect*, 19 (9), 1171-1182.
- Vanistendael S. & Lecomte J. (2000), *Le bonheur est toujours possible ; construire la résilience*, Paris, Bayard.

## RÉSUMÉ

*Définir la résilience n'est pas aussi simple qu'il y paraît au premier abord. Par ailleurs, le taux de résilience au sein d'une population peut fortement varier selon la méthodologie utilisée. Cet article présente six problèmes qui peuvent se présenter concernant la définition et l'évaluation de la résilience : a) critères caractérisant la situation ou l'événement comme*

*traumatisant ; b) définition de la résilience en termes de trait, de résultat ou de processus ; c) utilisation d'une procédure rétrospective ou prospective ; d) critères caractérisant le fonctionnement comme résilient ; e) nombre de critères pris en compte ; f) source d'évaluations de la résilience.*

*Mots-clés : Résilience – Méthodologie – Développement au cours de la vie.*